

L'HOMME DONT LE  
**C**ŒUR ÉTAIT  
RESTÉ DANS LES  
MONTAGNES  
*par William Saroyan*

TRADUIT PAR RAYMOND QUENEAU  
MIL NEUF CENT CINQUANTE SIX

AS

L'HOMME DONT LE CŒUR ÉTAIT RESTÉ  
DANS LES MONTAGNES



16

*William Saroyan*

L'HOMME DONT LE  
CŒUR ÉTAIT RESTÉ  
DANS LES MONTAGNES

TRADUIT PAR  
RAYMOND QUENEAU

*L'air du Temps*  
MIL NEUF CENT TRENTE HUIT

17

*Exemplaire  
numero*

**E**N 1914, alors que je n'avais pas tout à fait dix ans, un vieil homme qui descendait San Benito Avenue vers l'hospice de vieillards en jouant du clairon, s'arrêta devant notre maison. Je sortis en courant et m'arrêtai sur le bord du trottoir en attendant qu'il jouât de nouveau, mais il ne voulut pas. Je lui dis : « Ce que j'aimerais

vous entendre jouer un autre morceau ! » Mais il me dit : « Jeune homme, n'auriez-vous pas un verre d'eau à offrir à un vieil homme dont le cœur n'est pas ici, mais dans les montagnes ? »

— Quelles montagnes ? dis-je.

— Les montagnes d'Écosse, dit le vieil homme. N'auriez-vous pas un verre d'eau ?

— Qu'est-ce qu'il fait votre cœur dans les montagnes d'Écosse ? dis-je.

— Mon cœur souffre là-bas, dit le vieil homme. N'auriez-vous pas

un verre d'eau fraîche à me donner ?

— Où est votre mère ? dis-je.

— Ma mère est à Tulsa, Oklahoma, dit le vieil homme, mais son cœur n'est pas là.

— Où est son cœur ? dis-je.

— Dans les montagnes d'Écosse, dit le vieil homme. J'ai très soif, jeune homme.

— Comment se fait-il que les membres de votre famille laissent toujours leur cœur dans les montagnes ? dis-je.

— C'est comme ça que nous sommes, dit le vieil homme. Ici au-

jourd'hui et ailleurs demain.

— Ici aujourd'hui et ailleurs demain ? dis-je. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vivant cette minute-ci et mort la suivante, dit le vieil homme.

— Bon, et qu'est-ce que votre mère fait à Tulsa, Oklahoma ? dis-je.

— Elle souffre, dit le vieil homme.

— Où est la mère de votre mère ? dis-je.

— Elle est là-haut dans le Vermont dans une petite ville appelée White River Junction, mais son

coeur n'y est plus, dit le vieil homme.

— Est-ce que son pauvre vieux coeur fané est dans les montagnes lui aussi ? dis-je.

— En plein dans les montagnes, dit le vieil homme. Fils, je meurs de soif.

Mon père sortit sur le perron et rugit comme un lion qui s'éveille d'un mauvais rêve.

— Johnny, rugit-il, vas-tu laisser ce pauvre vieux bonhomme tranquille, nom de Dieu. Va lui chercher une cruche d'eau avant qu'il

ne tombe mort de soif. Est-ce que c'est une façon d'agir ça, nom de Dieu ?

— Alors on ne peut pas essayer de tirer quelque chose d'un voyageur une fois en passant, dis-je.

— Va chercher un peu d'eau pour ce pauvre monsieur, dit mon père. Nom de Dieu, ne reste pas comme ça comme un poteau. Va lui chercher à boire avant qu'il ne tombe mort.

— Vas-y, *toi*, dis-je. Tu ne fais rien.

— Je ne fais rien ? dit mon père.

Pourtant Johnny, tu sais sacrément bien que je suis en train de composer un nouveau poème dans ma tête.

— Comment t'imagines-tu que je peux le savoir ? dis-je. Tu es là debout sur le Perron avec tes manches de chemise relevées. Comment t'imagines-tu que je peux le savoir ?

— Eh bien, tu le devrais, dit mon père.

— Bonjour, dit le vieil homme à mon père. Votre fils vient de me dire combien le temps était clair et

froid dans cette région.

(Jésus, dis-je, je n'ai jamais parlé du temps à ce vieil homme. Où a-t-il été chercher ça ?)

— Bonjour, dit mon père. Ne voulez-vous pas entrer vous reposer un instant ? Ce sera un honneur pour nous de vous avoir à notre table pour casser un peu la croûte ensemble.

— Monsieur, dit le vieil homme, je meurs de faim. J'accours.

— Pouvez-vous jouer *Drink to me only with thine eyes* ? dis-je au vieil homme. Ce que j'aimerais vous

entendre jouer cet air sur votre clavier.

C'est mon air favori. Je crois que j'aime mieux cette chanson que toutes les autres chansons du monde.

— Fils, dit le vieil homme, quand tu auras mon âge tu sauras que les chansons ce n'est pas très important. L'important, c'est le pain.

— Ça n'empêche pas que j'aimerais rudement vous entendre jouer cet air.

Le vieil homme monta sur le perron et serra la main de mon père.

— Mon nom est Jasper Mac

Gregor, dit-il. Je suis acteur.

— Je suis rudement content de faire votre connaissance, dit mon père. Johnny, va chercher une cruche d'eau pour Monsieur Mac Gregor.

J'allai au puits derrière la maison et versai de l'eau fraîche dans une cruche et l'apportai au vieil homme. Il but la cruche entière d'un seul long trait. Alors il regarda autour de lui le paysage et leva la tête pour regarder le ciel et regarda au loin dans le prolongement de San Benito

Avenue au bout de laquelle le soleil du crépuscule commençait à se coucher.

— Je dois bien être à cinq mille milles de chez moi, dit-il. Qu'est-ce que vous diriez de manger ensemble du pain et du fromage, pour que mon âme ne quite pas mon corps.

— Johnny, dit mon père, cours chez l'épicier et rapporte une miché de pain riche et une livre de fromage.

— Donne-moi l'argent, dis-je.

— Demande à Monsieur Kosak de nous faire crédit, dit mon père.

Je n'ai pas un sou.

— Il ne voudra pas nous faire crédit, dis-je. M. Kosak en a assez de nous faire crédit. Il dit que nous ne travaillons pas et que nous ne payons jamais nos factures. Nous lui devons quarante cents.

— Vas-y donc et discute avec lui, dit mon père. Ça c'est ton travail.

— Il ne veut pas entendre raison, dis-je. M. Kosak dit qu'il ne veut rien savoir. Tout ce qu'il veut, c'est les quarante cents.

— Vas-y donc et fais-toi donner

une miche de pain et une livre de fromage, dit mon père. Tu peux faire ça, Johnny.

— Vas-y, dit le vieil homme, et dis à M. Kosak de te donner une miche de pain et une livre de fromage.

— Allons, Johnny, dit mon père.

Tu as toujours réussi à sortir de cette boutique avec des provisions et tu seras de retour dans dix minutes avec de quoi nourrir un roi.

— Je ne sais pas, dis-je. M. Kosak dit qu'on se paye sa tête. Il voudrait savoir qu'est-ce que c'est que ton

travail.

— Eh bien, vas-y et dis-lui, dit mon père. Je n'ai rien à cacher. J'écris des poèmes. Dis à M. Kosak que j'écris des poèmes nuit et jour.

— Bon, très bien, dis-je, mais je ne crois pas que ça l'impressionnera beaucoup. Il dit que tu ne sors jamais comme les autres chômeurs pour chercher du travail. Il dit que tu es paresseux et bon à rien.

— Tu vas y aller, Johnny, dit mon père, et tu lui diras qu'il est fou. Tu vas y aller et tu diras à ce type que je suis le plus grand poète

inconnu vivant.

— Il peut s'en fiche, dis-je, mais j'y vais. Il n'y a rien à la maison.

— Seulement du pop corn, dit mon père. Voilà quatre jours d'affilée que nous ne faisons que manger du pop corn. Il faut que tu ramènes du pain et du fromage si tu veux que je finisse ce long poème.

— Je ferai de mon mieux, dis-je.

— Et que ça ne te prenne pas trop de temps, dit M. Mac Gregor. Je suis à cinq mille milles de ma maison.

— Je courrai tout le long du

chemin, dis-je.

— Si tu trouves de l'argent en route, rappelle-toi notre convention : part à deux.

— Très bien, dis-je.

Je courus d'une seule traite jusqu'à la boutique de M. Kosak, mais je ne trouvai aucun argent sur mon chemin, pas même un sou.

J'entraï dans la boutique et M. Kosak ouvrit les yeux.

— M. Kosak, dis-je, si vous étiez en Chine sans amis au monde et

sans un sou, vous vous attendriez bien à ce qu'un chrétien de par là vous donne une livre de riz, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda M. Kosak.

— Je veux juste faire un brin de conversation, dis-je. Vous vous attendriez bien à ce qu'un représentant de la race aryenne vous vienne un peu en aide, n'est-ce pas, M. Kosak ?

— Combien d'argent as-tu ? dit M. Kosak.

— Il n'est pas question d'argent,

M. Kosak, dis-je. Je vous parle d'être en Chine et d'y avoir besoin de l'aide de la race blanche.

— Je ne connais rien de tout ça, dit M. Kosak.

— Quel effet ça vous ferait d'être en Chine dans ces conditions-là, dis-je.

— Je ne sais pas, dit M. Kosak.

Qu'est-ce que j'irais faire en Chine ?

— Eh bien, dis-je, vous pourriez visiter le pays et avoir faim et vous trouver sans un ami au monde. Vous ne voudriez pas qu'un bon chrétien vous chasse sans vous don-

ner même une livre de riz, n'est-ce pas M. Kosak ?

— Je ne crois pas, dit M. Kosak, mais tu n'es pas en Chine, Johnny, ni ton papa non plus. Toi et ton papa, vous devez vous remuer un peu, vous finirez par travailler un peu dans votre vie, alors vous feriez aussi bien de commencer maintenant. Je suis décidé à ne plus vous donner d'épicerie à crédit parce que je sais que vous ne me paierez pas.

— M. Kosak, dis-je, vous ne me comprenez pas. Il ne s'agit pas d'un peu d'épicerie. Je vous parle d'être

en Chine au milieu de tous ces païens et de mourir de faim.

— Ici, ce n'est pas la Chine, dit M. Kosak. Vous devez vous remuer et vous arranger pour gagner votre vie dans ce pays-ci. Tout le monde travaille en Amérique.

— M. Kosak, dis-je, supposons qu'il vous faille une miche de pain riche et une livre de fromage pour vous conserver en vie dans ce monde, est-ce que vous hésiteriez à aller les demander à un missionnaire chrétien ?

— Certainement, dit M. Kosak.

J'aurais honte de le faire.

— Même si vous saviez que vous lui rendriez deux miches de pain et deux livres de fromage ? dis-je. Même dans ces conditions ?

— Même alors, dit M. Kosak.

— Ne soyez pas comme ça, M. Kosak, dis-je. C'est du défaitisme et vous le savez. Eh bien la seule chose qui pourrait vous arriver ce serait de mourir. Vous mourriez là-bas, en Chine, Monsieur Kosak.

— J'en moque, dit M. Kosak. Il faut que toi et ton papa vous payiez pour le pain et le fromage.

Pourquoi ton papa ne se remue-t-il pas pour trouver du travail ?

— M. Kosak, dis-je, comment allez-vous à part ça ?

— Je vais bien Johnny, dit M. Kosak. Et toi, comment vas-tu ?

— Le mieux du monde, monsieur Kosak, dis-je. Comment vont les enfants ?

— Très bien, dit monsieur Kosak. Stepan commence à marcher maintenant.

— Épatant, dis-je. Comment va Angela ?

— Angela commence à chanter,

dit monsieur Kosak. Comment va ta grand'mère ?

— Elle se sent bien, dis-je. Elle commence à chanter aussi. Elle dit qu'elle aimerait mieux être une chanteuse d'opéra qu'une reine. Comment va Maria, votre dame, monsieur Kosak ?

— Oh, épatamment, dit monsieur Kosak.

— Je ne peux pas vous dire combien je suis content d'apprendre que tout va bien au 149 d'East Orange Avenue, M. Kosak, dis-je. Je suis sûr que Stepan deviendra

un jour un grand homme.

— Je l'espère bien, dit M. Kosak. Je l'enverrai tout droit à l'Université, pour qu'il monte plus haut que moi. Je n'ai pas l'intention qu'il ouvre une boutique d'épicerie.

— J'ai grande confiance en Stephen, dis-je.

— Qu'est-ce que tu veux, Johnny, dit M. Kosak. Et combien d'argent as-tu ?

— Monsieur Kosak, dis-je, vous savez bien que je ne suis pas venu ici pour vous acheter quelque chose. Vous savez bien que j'aime toujours

faire un brin de conversation, tranquillement, avec vous, de temps en temps, comme ça se trouve. Il me faudrait une miché de pain riche et une livre de fromage.

— Il faut payer comptant, Johnny, dit M. Kosak.

— Et Esther, dis-je. Comment va votre si jolie fille Esther ?

— Esther va très bien, Johnny, dit M. Kosak, mais il faut payer comptant, Johnny. Toi et ton papa, vous êtes les plus mauvais citoyens de tout le comté.

— Je suis heureux qu'Esther aille

bien, monsieur Kosak, dis-je. Jasper Mac Gregor nous fait une visite et m'a demandé de vous demander si vous l'aviez jamais vu sur la scène. C'est un grand acteur.

— Jen'en ai jamais entendu parler, dit M. Kosak.

— Et une bouteille de bière pour M. Mac Gregor, dis-je.

— Je ne peux pas te donner une bouteille de bière, dit M. Kosak.

— Je suis sûr que si, dis-je.

— Je ne peux pas, dit monsieur Kosak. Tu auras une livre de pain rassis et une livre de fromage, mais

c'est tout. Quel genre de travail fait ton papa quand il travaille, Johnny ?

— Mon père écrit des poèmes, M. Kosak, dis-je. C'est le seul travail que fait mon père. C'est un des plus grands poètes du monde.

— Pourquoi ça ne lui rapporte-t-il pas d'argent ? dit M. Kosak.

— Jamais ça ne lui rapporte d'argent, dis-je. On ne peut pas tout avoir.

— Je n'aime pas ce genre de travail, dit M. Kosak. Pourquoi ton papa ne travaille-t-il pas comme

tout le monde ?

— Il travaille plus que les autres, dis-je. Il travaille deux fois plus que la moyenne des gens.

— Eh bien tu me dois cinquante cents, Johnny, dit M. Kosak. Ça va encore pour cette fois, mais c'est bien la dernière.

— Dites à Esther que je l'aime, monsieur Kosak, dis-je.

— Très bien, dit M. Kosak.

— Au revoir, M. Kosak, dis-je.

— Au revoir, Johnny, dit monsieur Kosak.

Je retournai en courant à la mai-

son avec la miche de pain riche et la livre de fromage.

Mon père et M. Mac Gregor attendaient dans la rue pour voir si je reviendrais avec de quoi manger. Ils avaient couru jusqu'au coin et quand ils virent qu'il y avait de quoi manger ils firent des signes de la main à ma grand' mère qui attendait à la maison. Elle rentra en courant pour mettre la table.

— Je savais bien que tu réussirais, dit mon père.

— Moi aussi, dit M. MacGregor.

— Il dit qu'on doit lui payer cinquante cents, dis-je. Il dit qu'il ne nous donnera plus jamais rien à crédit.

— C'est ce qu'il pense, dit mon père. De quoi lui as-tu parlé, Johnny?

— D'abord je lui ai parlé de mourir de faim en Chine, dis-je, et ensuite je lui ai demandé des nouvelles de sa famille.

— Tout le monde va bien ? demanda mon père.

— Très bien, dis-je.

Alors nous rentrâmes et nous mangâmes la miché de pain et la livre de fromage et chacun de nous but deux ou trois quarts d'eau et quand la dernière miette de pain eut disparu M. Mac Gregor commença à regarder autour de lui dans la cuisine pour voir s'il n'y aurait pas encore quelque chose à manger.

— Ce pot vert là-haut, dit-il.

Qu'est-ce qu'il y a dedans, Johnny ?

— Des billes, dis-je.

— Dans ce buffet, dit-il. Rien à manger, Johnny ?

— Des criquets, dis-je.

— Dans cette grande cruche dans le coin là-bas, Johnny, dit-il. Qu'est-ce qu'il y a bon dedans?

— J'ai mis un serpent dans cette cruche, dis-je.

— Bien, dit M. Mac Gregor. J'absorberais volontiers un morceau de serpent bouilli.

— Ce n'est pas possible, dis-je.

— Pourquoi pas, Johnny ? dit M. Mac Gregor. Nom de Dieu, pourquoi pas, fils ? Il paraît que les purs natifs de Bornéo mangent des serpents et des sauterelles. Tu n'au-

rais pas une douzaine de sauterelles bien grasses quelque part, dis-moi, Johnny ?

— Seulement quatre, dis-je.

— Eh bien, envoie-les nous, dit M. Mac Gregor, et quand nous aurons mangé notre content, je te jouerai *Drink to me only with thine eyes*, sur mon clairon.

— Je ne veux pas qu'on tue ces êtres vivants, dis-je.

— J'ai bougrement faim, Johnny, dit M. Mac Gregor.

— Moi aussi, dis-je, mais vous n'allez pas tuer mon serpent pour

Le manger. C'est moi qui l'ai attrapé ce serpent.

— A quoi peut servir un vieux serpent ? dit M. Mac Gregor.

— Je l'aime ce serpent, dis-je.

— Faisons cuire et mangeons ce joli serpent bien gras, Johnny, dit M. Mac Gregor.

Mon père, assis à table, rêvait la tête dans ses mains. Ma grand'mère allait et venait dans la maison en chantant des airs de Puccini. *Comme j'errais dans les rues*, rugissait-elle en italien.

— Personne ne cuira et ne man-

gera ce serpent, dis-je.

— Très bien, dit monsieur Mac Gregor. Puisque tu le dis, Johnny, mais j'ai rudement faim.

— Si vous nous faisiez un peu de musique, M. Mac Gregor, dit mon père. Je crois que ça ferait plaisir au petit.

— Sûrement que ça me ferait plaisir, M. Mac Gregor, dis-je.

— Très bien, dit M. Mac Gregor.

Alors il se leva et commença à souffler dans son clairon, et il souff-

Il a plus qu'aucun homme a jamais soufflé dans un clairon et les gens des milles à la ronde l'entendirent et s'enthousiasmèrent. Dix-huit voisins s'attroupèrent devant notre maison et applaudirent quand il eut fini son solo. Mon père conduisit M. Mac Gregor sur le peron et dit :

*Chers voisins et amis,  
J'ai l'honneur de vous présenter  
JASPER MAC GREGOR  
le plus grand interprète de  
SHAKESPEARE  
de nos jours.*

Les chers voisins et amis ne dirent rien et M. Mac Gregor dit : « Je me souviens de la première fois que j'ai joué à Londres en 1867 comme si c'était d'hier », et il se mit à raconter l'histoire de sa carrière. Rufe Apley, le charpentier, dit : « Si vous nous jouiez un autre air. » Et M. Mac Gregor dit : « Vous n'auriez pas un œuf chez vous ? »  
— Naturellement, dit Rufe Apley. J'ai une douzaine d'œufs à la maison.  
— Cela ne vous ferait rien d'aller chez vous et de prendre un de ces

douze œufs ? dit M. Mac Gregor.  
Quand vous reviendrez je vous  
jouerai un air qui fera sauter votre  
cœur de joie et de tristesse.

— J'y cours, dit Rufe, et il alla  
chez lui chercher un œuf.

M. Mac Gregor demanda à Tom  
Brown s'il avait un morceau de  
saucisse chez lui et Tom dit que  
oui et M. Mac Gregor demanda à  
Tom si ça ne lui ferait rien d'aller  
chercher ce morceau de saucisse et  
quand Tom reviendrait monsieur  
Mac Gregor jouerait sur son clai-  
ron un air qui changerait le cours

de sa vie entière. Et Tom alla chez  
lui chercher la saucisse et monsieur  
Mac Gregor demanda à chacun  
des dix-huit voisins et amis s'il  
n'avait pas un petit quelque chose  
bon à manger chez lui, et chacun  
dit que oui et chacun alla chez lui  
chercher le petit quelque chose bon  
à manger, pour que monsieur Mac  
Gregor joue cet air qu'il disait si  
merveilleux à entendre, et quand  
tous les chers voisins et amis revin-  
rent avec les petits quelque chose  
à manger, monsieur Mac Gregor  
mit son clairon à ses lèvres et joua

*Mon cœur  
est dans les Montagnes*

*Mon cœur  
n'est pas ici.*

et chacun des chers voisins et amis pleura et retourna chez lui, et mon-sieur Mac Gregor ramena toutes les bonnes choses dans la cuisine et toute notre famille festoya et but et se réjouit: un œuf, une saucisse, une douzaine d'oignons verts, deux espèces de fromage, du beurre, deux espèces de pain, des pommes de terre bouillies, des tomates fraîches, un melon, du thé, et d'autres bonnes choses encore et nous mangâmes et nos ventres se tendirent et M. Mac Gregor dit: « Si ça ne vous fait rien j'aimerais rester chez vous

quelques jours. » Et mon père dit : « Monsieur, ma maison est votre maison. » Et M. Mac Gregor resta chez nous dix-sept jours et dix-sept nuits, et dans l'après-midi du dix-huitième jour un homme de l'hospice des vieillards vint chez nous, et dit: — « Je cherche Jasper Mac Gregor l'acteur « et mon père dit: « Qu'est-ce que vous voulez ? »  
— Je viens de l'hospice des vieillards, dit le jeune homme, et je voudrais que M. Mac Gregor vienne y demeurer parce que nous avons notre fête annuelle dans quinze

jours et que nous avons besoin d'un acteur.

Monsieur Mac Gregor qui ré-  
vait couché sur le parquet se dressa  
et dit :

— Est-ce que j'ai bien entendu,  
jeune homme ?

— Mon nom est David Cooper,  
dit le jeune homme, et je viens de  
l'hospice des vieillards. Ils voudrai-  
ent que je vous ramène parce que  
nous avons besoin d'une vedette  
pour notre prochain spectacle :

*Folies Hospitalières 1914.*

Alors M. Mac Gregor se leva et  
partit avec le jeune homme.

Et l'après-midi suivant, quand il  
eut très faim, mon père dit :

— Johnny, va chez M. Kosak  
et trouve un petit quelque chose à  
manger. Je sais que tu peux le faire,  
Johnny. Ramène ce que tu peux.

— M. Kosak veut cinquante-  
cinq cents, dis-je. Il ne nous don-  
nera jamais plus rien à manger sans  
argent.

— Vas-y donc, Johnny, dit

mon père. Tu sais bien que tu peux obtenir de ce brave monsieur slovaque un petit quelque chose à manger.

Alors j'allai à la boutique de M. Kosak, et je repris le problème chinois au point où je l'avais laissé, et ce fut un rude travail pour moi de pouvoir repartir avec une boîte de millet pour les oiseaux et une demi-bouteille de sirop d'érable, mais j'y réussis, et mon père dit : « Johnny, un régime pareil va finir par être

néfaste pour la vieille dame », et je vous jure que le matin nous entendimes ma grand'mère qui chantait comme un canari, et mon père dit : « Comment diable puis-je écrire de la grande poésie avec du millet pour les petits oiseaux ? »

CHEVÉ D'IMPRIMER  
A SUR LES BORDS DE  
LA SEINE POUR LE PLAI  
SIR DE S. M. LA REINE  
FREDERIK A DE GRÈCE  
CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ A  
SOIXANTE-DIX EXEM  
PLAIRES NUMÉROTÉS  
SUR VÉLIN D'ARCHES

DONT CINQUANTE EXEMPLAIRES SE  
TROUVENT CHEZ QUELQUES BONS  
LIBRAIRES, A PARIS.

L'HOMME DONT LE CŒUR ÉTAIT RESTÉ DANS LES MONTAGNES

43

L'HOMME DONT LE  
CŒUR ÉTAIT  
RESTÉ DANS LES  
MONTAGNES

*par William Saroyan*

TRADUIT PAR RAYMOND QUENEAU  
MIL NEUF CENT CINQUANTE SIX